

Japon si proche



Hokusai, *KANAGAWA-OKI NAMI-URA* (SOUS LA VAGUE AU LARGE DE KANAGAWA), vers 1831

Stéphane Zagdanski

« Aujourd'hui où des îles polynésiennes noyées de béton sont transformées en porte-avions pesamment ancrés au fond des mers du Sud, où l'Asie tout entière prend le visage d'une zone malade, où les bidonvilles rongent l'Afrique, où l'aviation commerciale et militaire flétrit la candeur de la forêt américaine ou mélanésienne avant même d'en pouvoir détruire la virginité, comment la prétendue évasion du voyage pourrait-elle réussir autre chose que nous confronter aux formes les plus malheureuses de notre existence historique? Cette grande civilisation occidentale, créatrice des merveilles dont nous jouissons, elle n'a certes pas réussi à les produire sans contrepartie. Comme son œuvre la plus fameuse, pile¹ où s'élaborent des architectures d'une complexité inconnue, l'ordre et l'harmonie de l'Occident exigent l'élimination d'une masse prodigieuse de sous-produits maléfiques dont la terre est aujourd'hui infectée. Ce que d'abord vous nous montrez, voyages, c'est notre ordure lancée au visage de l'humanité. »

Tristes tropiques

Difficile, en voyant les consternantes images du tsunami de mars 2011 ballottant tels des fétus les plus colossaux engins de l'industrie humaine, de ne pas penser à *La Grande Vague de Kanagawa* de Hokusai, dont l'écume aux doigts crochus paraît sur le point d'engloutir le Mont Fuji – figuré en minuscule à l'horizon *selon les lois de la perspective occidentale*.

Difficile, en contemplant la *Vague* de Hokusai et ses marins prosternés tels des moines zen devant l'incommensurable irascibilité de l'océan, de ne pas se rappeler cette phrase de Van Gogh sur la « vraie religion » des Japonais « si simples et qui vivent dans la nature comme si eux-mêmes étaient des fleurs ».

Et difficile, en constatant la criminelle négligence des concepteurs de la centrale de Fukushima et leur lamentable cirque pour dissimuler leur incurie, de ne pas méditer sur le constat de Heidegger, dans son *Entretien avec un Japonais*, selon qui le monde japonais, « capturé dans l'objectivation de la photographie »,

¹ Allusion à la « pile atomique » des centrales nucléaires...

est « forcé de prendre la pose », « réduit à figurer comme disponible », où le mot employé pour désigner cette mise à disposition, *gestellt*, est la notion majeure associée aux ravages induits par l'« arraisonnement » (*Gestell*) de la Technique.

Que les Japonais, meurtris par l'immense flash photographique qui vitrifie Nagasaki et Hiroshima, soient devenus en un demi-siècle les bénis-oui-oui de la photographie compulsive et du nucléaire débridé, cela laisse songeur.

Ce n'est hélas pas le délicieux Claude Lévi-Strauss qui dissipera ce mauvais songe, dans ses deux recueils parus au Seuil² dont l'un, *L'autre face de la lune* est consacré au Japon et l'autre, *L'anthropologie face aux problèmes du monde moderne*, est tiré de conférences faites devant des Japonais.

La candeur de Lévi-Strauss concernant les réponses du Japon aux problèmes de la modernité – telles que l'émancipation de l'homme par la robotique ! – témoigne chez l'ethnologue d'une maigre réflexion sur la Technique, sur cette mise en condition robotique de l'humain qui a induit l'« humanisation » fantasmée du robot, et corollairement le perfectionnement à s'y méprendre de ce robot virtuel qu'est une image de synthèse. L'intérêt de Lévi-Strauss pour le cybernéticien Norbert Wiener relève de cette naïveté propre à un humaniste génial mais formé selon les critères *obsolètes* du savoir des temps modernes.

À lire ses analyses par ailleurs passionnantes sur le Japon, on a l'impression que Lévi-Strauss, ravi de ses visites au cœur d'une civilisation dont il chérissait l'esthétique depuis son enfance, en oublia *parfois* le désabusement si raffiné dont témoignait *Tristes Tropiques* concernant la dévastation des sociétés « primitives » par l'Occident.

² Claude Lévi-Strauss, *L'autre face de la lune, Écrits sur le Japon, et L'anthropologie face aux problèmes du monde moderne*, La Librairie du XXI^e siècle (Seuil).

Parfois mais pas toujours. L'une des conférences japonaises est précisément consacrée à la dévastation du Nouveau Monde et à l'image inversée de nous-même – au négatif photographique en somme – qu'il nous offre :

« Le rapport d'étrangeté entre les sociétés dites sous-développées et la civilisation industrielle consiste surtout dans le fait qu'en elles, cette civilisation industrielle retrouve son propre produit, mais sous un aspect négatif qu'elle ne sait pas reconnaître. La simplicité, la passivité apparente de ces sociétés ne leur sont pas intrinsèques. Ces caractères sont plutôt les résultats de notre développement à ses débuts, avant qu'il ne revienne s'imposer du dehors à des sociétés préalablement saccagées pour que le développement lui-même puisse naître et croître sur leurs débris. »

Pourtant, ce que Lévi-Strauss permet de comprendre – et qui aide à concevoir en contraste la vitrification virtuelle du Japon contemporain et du coup sa dissolution dans la catastrophocratie planétaire –, c'est qu'entre le Japon et l'Occident les relations ne furent ni exclusivement d'imperméabilité absolue ni de porosité fascinée. Pour des raisons probablement associées au rattachement du Japon et de l'Insulinde à l'Asie continentale il y a vingt mille ans, des sources mythologiques communes ont circulé, avec toutes les déformations, les mutations et les combinaisons possibles que Lévi-Strauss traque en expert, entre l'Amérique, le Japon et l'Europe. La légende de Midas, par exemple, se retrouve aussi bien dans un ouvrage japonais du XII^e siècle que dans une chronique coréenne du XIII^e, où elles ont pu arriver par la Mongolie et le Tibet. Même constatation pour l'histoire de Crésus dont Lévi-Strauss entendit avec stupéfaction une variante dans un chant traditionnel de l'île de Iheya-Jima. Entre les civilisations européenne et japonaise, certaines coutumes sont étrangement comparables, comme le mythe selon quoi un tremblement de terre renouvelle le monde (*yonaoshi*) en redistribuant les richesses par excréation, et la « chaise stercoraire » du pape au Moyen Âge d'où il distribuait les richesses en récitant

un psaume...

Si le Japon a pu être considéré au XIX^e siècle comme un « monde à l'envers », où gestes et coutumes sont en miroir par rapport aux nôtres (le menuisier rabote en ramenant son outil vers lui, etc.), c'est, explique Lévi-Strauss, que sa pensée comme sa langue est « centripète » – au point que le *cogito* de Descartes y est intraduisible : « De même que la syntaxe japonaise construit les phrases par déterminations successives allant du général au spécial, la pensée japonaise met le sujet en bout de course... Il est comme le dernier lieu où se reflètent ses appartenances. »

Tel est le talent propre de Lévi-Strauss, ce bricolage virtuose par rapprochements et confrontations inattendues, dont il croyait que c'était la spécificité de la merveilleuse pensée sauvage, sans y reconnaître d'abord l'illustration à peine déformée du talmudisme de ses ancêtres, dont ce type pur et dur de « Juif de savoir » – selon la formule de Jean-Claude Milner – a fait si peu de cas sa vie durant.

Stéphane Zagdanski